

NEXUS

Workshops et exposition 21 au 27 mars 2011 et du 23 au 29 mai 2011

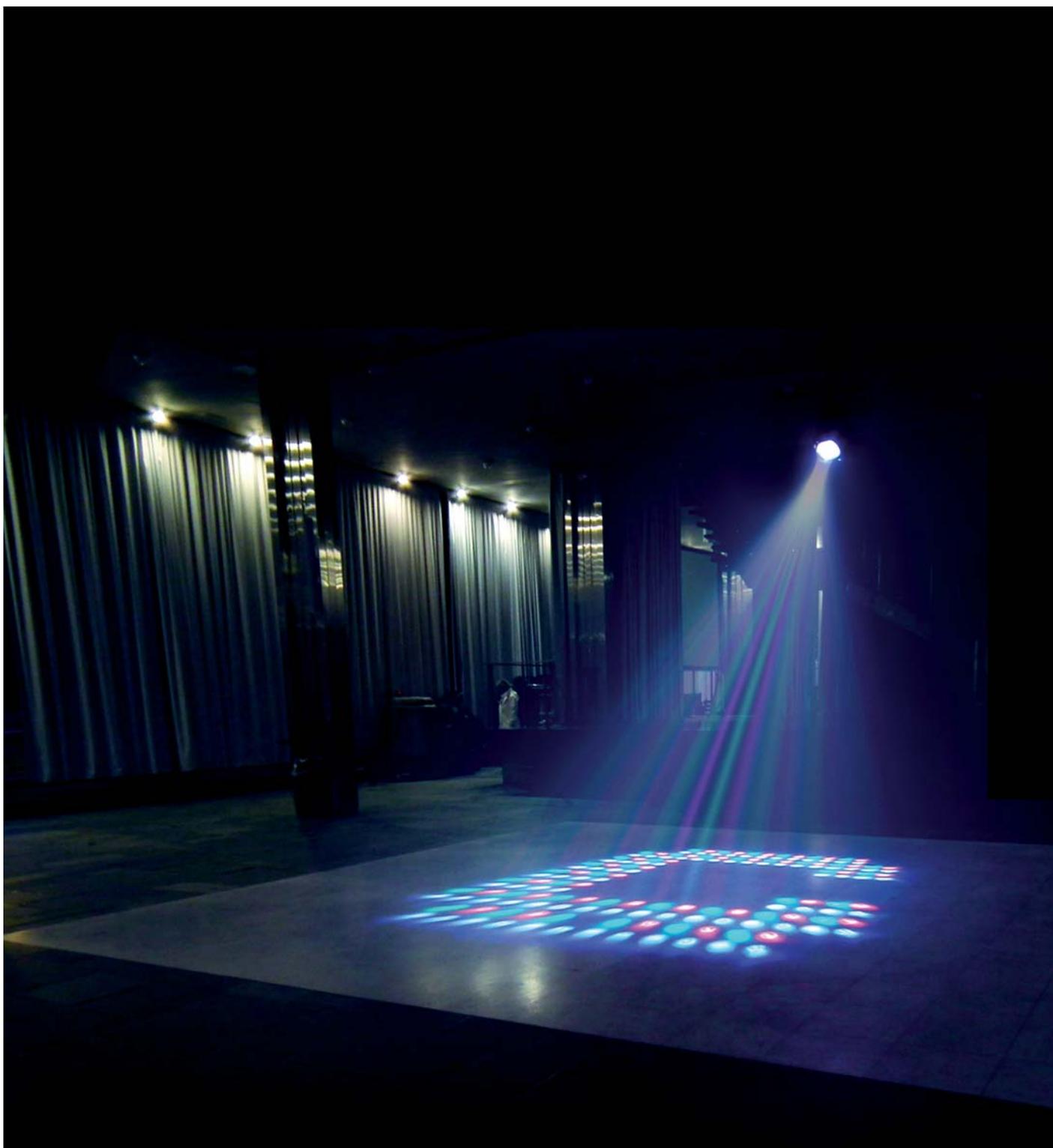
Avec Lætitia Delafontaine et Grégory Niel (DN), Patrice Maniglier, Gianni Gastaldi, Ludovic Sauvage, Michel Martin, Stéphane Despax, Florelle Michel, Geoffroy Sanchez, Elisabeth Pecheur, Guillaume Combal, Annabel Rioux, Thomas Leon.



// ● // // // // // // // LUDOVIC SAUVAGE

Né en 1985
vit et travaille à Paris

S A N S T I T R E (L ' A P P A R T E M E N T)



// ● // // // // DELAFONTAINE NIEL / DN

Lætitia Delafontaine née en 1968 / Grégory Niel né en 1970
vivent et travaillent à Paris et Montpellier

G O W E S T



/// • /////
MICHEL MARTIN

Né en 1969
Vit et travaille à Montpellier

S O R T I R D U N U C L E A I R E



//// • // // // GUILLAUME COMBAL

Né en 1987

Vit et travaille à Montpellier

P A R A S I T E S P A T I A L



//// // ● //// FLORELLE MICHEL

Née en 1989
Vit et travaille à Montpellier

S U S T A I N A B L E V I S I O N S



////// ● /// ELISABETH PECHEUR

Née en 1978

Vit et travaille à Montpellier

E X P E R I M E N T A L T R U M P E T S



////// • // GEOFFROY SANCHEZ

Né en 1986
Vit et travaille à Montpellier

R I P M A R Y (1 9 8 5)



////// • / STEPHANE DESPAX

Né en 1977

Vit et travaille à Toulouse

L U C K Y S M A S H



● ANNABEL RIOUX

née en 1986

vit et travaille en Auvergne et à Paris

U N T O U T P E T I T M O N D E

Comme dans le *Dogville*¹ de Lars von Trier, HEC est un espace sans mur, mais clos, sans frontières autres que symboliques, où la liberté apparente de circuler peine à dissimuler un sentiment de pression constant, dont nul n'est la source, mais que tous contribuent à générer. Comme le village de *Dogville*, HEC est un espace presque transparent, sans représentation, sans image. La neutralité des lignes blanches tracées au sol, qui forment l'unique décor du film, trouve un écho dans l'architecture sans qualité de ce campus des années soixante. Dans l'imaginaire collectif, ce déficit d'image (qu'on peut sans peine étendre à tout l'enseignement supérieur français) est le plus souvent comblé par une mythologie propre aux films de campus américains, où le glamour des étudiants riches, beaux et cultivés se mêle au sordide de leurs aventures, qui prennent pour théâtre des bâtiments de vieille pierre, transpirant la sagesse et le prestige². Au-delà des vues imaginaires, l'espace réel du campus reste, lui, à investir.

Pour les artistes catapultés dans ce contexte, le campus d'HEC peut d'abord faire figure de non-lieu, au sens défini par Marc Augé³ : sans point d'accroche, il ne semble être qu'une coquille vide où l'on circule sans l'habiter réellement. Mais ce dépouillement apparent peut aussi bien faire tendre le campus vers le pôle opposé, celui du lieu : avec sa signalétique réduite au plus simple appareil, il déroute le nouveau venu, tandis que le membre de la communauté sait toujours où il va sans nul besoin de panneau, comme chez lui. Loin de la forêt de signes que sont les aires d'autoroute, gares, aéroports, le campus paraît tout entier dédié à ceux qui y vivent, sans qu'y soit prévu l'accueil des non-initiés. Si HEC tend vers le non-lieu, c'est peut être davantage parce que l'école est un sas, un pur espace de transit vers le monde des grandes entreprises. Une fois passé le cap difficile des classes préparatoires et du concours, on y circule comme on emprunte un escalier roulant, l'ascension s'y fait sans effort, mécaniquement, même si elle n'est pas sans risque.

Les productions des artistes pour l'espace même du campus mettent à l'épreuve l'élasticité de ses frontières, qu'elles soient visibles ou invisibles. L'affichage sauvage de Florelle Michel agit ainsi comme un miroir déformant, en reflétant les images préconçues du campus issues du monde extérieur, et passant par le prisme singulier de sa vision. La brutalité sourde des préjugés est érigée en affirmations graphiques néanmoins elliptiques, qui s'imposent pour elles-mêmes, sans prétendre vendre ni même convaincre. L'altération du site peut être très concrète, comme dans le cas de ces affiches, ou bien virtuelle, à l'image des « parasites » de Guillaume Combal : les vues auxquelles donnent accès les flashcodes dispersés sur le campus transmettent l'illusion de catastrophes par smartphone interposé. À moins que la paix apparente de l'espace réel soit une illusion plus grande encore. Visible uniquement la nuit, la projection vidéo de Ludovic Sauvage traduit les contours glissants de l'espace du campus : à la fois présente et absente, puisqu'inactive la majeure partie du temps, elle montre un lieu semblable mais distinct des habitations du campus. Cet espace nous échappe sans cesse, on ne regarde jamais au bon endroit au bon moment. De multiples événements s'y déroulent, auxquels n'accède pas le regard de l'étranger. Le principe séculaire de l'œuvre comme fenêtre ouverte sur le monde, inauguré par la peinture dès la Renaissance et poursuivi par le cinéma, qui en a renforcé la dimension voyeuriste, est ici retourné vers l'intérieur du campus, et voué à l'échec - là où l'on regarde, il n'y a, en apparence, rien à voir. La frontière est une surface de frottement entre deux univers, elle est donc un lien tout en étant une séparation. L'exposition virtuelle de Michel Martin, en jouant sur l'invisibilité des œuvres, souligne ces liens existants entre deux mondes distincts mais poreux - art et entreprises. Le plan de visite, seule forme incarnant le projet, relève de l'inflation administrative qui caractérise tant le monde du travail que celui de l'art. Simple indice vers une collusion plus vaste, au delà des enjeux financiers évidents :

allusion à une possible communauté d'esprit. Pour résister à un contexte s'accommodant de tout, il ne reste peut être aux œuvres qu'à disparaître.

Certaines assument pourtant une certaine monumentalité, non pas qu'elles impressionnent nécessairement par leurs dimensions, mais selon une conception du monument comme celle développée par Marc Augé : un point dans l'espace, une rupture rendant palpable l'existence d'une histoire, d'une continuité du temps. Des œuvres comme celles d'Elisabeth Pecheur et Geoffroy Sanchez ne font que rendre plus apparente l'absence de monument sur le campus, et par là, une certaine imperméabilité du lieu à l'histoire, tant locale que globale. La sculpture de la première, imposante mais précaire, fait figure de signal, de geste à l'attention du monde, objet énigmatique oscillant entre fragilité et puissance. Elle est tout entière un appel, une tentative de liaison avec un ailleurs, aussi bien spatial que temporel. La plaque du second, érigée à la mémoire d'un personnage à la fin tragique, commémore un événement fictif, lui donne une matérialité à même de réveiller le souvenir d'événements douloureux au sein du campus, tout en soulignant la dimension irréaliste du lieu. La violence des non-dits trouve par le biais des œuvres un canal où circuler, pour refaire surface.

Prenant acte de l'insouciance apparente qui règne sur le campus, les projets respectifs de Stéphane Despax et DN partent chacun d'une activité essentielle à la vie de l'école : le sport pour l'un, le Boom (fête annuelle) pour les autres. Leurs productions font émerger les enjeux tacites de ces occupations a priori innocentes, mais où se joue bien plus que le simple relâchement de la pression due aux études. Compétition, luttes de pouvoir sont teintées d'un vernis de convivialité. Anodines en surface, elles sont de véritables passerelles vers les postes qui attendent les étudiants, tout en contribuant à former leurs esprits. De la piste de danse à la salles des marchés, seule la taille du terrain de jeu diffère vraiment. Quoi de mieux alors

qu'un match gagné d'avance, pour ébranler un système fondé sur une mise en concurrence perpétuelle ?

Les œuvres issues du projet *Nexus* sont des réactions au lieu, mais en retour, elles agissent sur lui, suscitent des comportements, paroles, voire des gestes plus violents qui ne font qu'en souligner la justesse. Elles surgissent sur le campus comme des anomalies : relativement hermétiques, jouant sur des références très diverses, elles ne peuvent se livrer d'emblée au regardeur. Dans cet espace vert et grisâtre où la neutralité est de mise, leur nature d'œuvres d'art n'est pas forcément apparente, clairement identifiable et rassurante, même si depuis bientôt un siècle, on admet aisément que tout peut faire œuvre. En effet, ces propositions s'affirment d'abord comme étant autre chose que des œuvres, induisant délibérément le visiteur en erreur et renforçant ainsi leur potentiel d'action. Trop souvent, l'art sert de prétexte brandi comme un bouclier protecteur, anesthésiant des œuvres prétendument libres, tandis qu'à l'inverse, faire œuvre « l'air de rien » autorise sans nul doute un impact plus grand.

En échappant à tout souci du décoratif ou du divertissement, cette exposition désamorce d'emblée le soupçon de collusion avec une institution puissante qui ne viserait qu'une instrumentalisation grossière des artistes. Dans le même temps, elle se détourne de postures critiques trop faciles, attendues, sans risque, et en contradiction totale avec le simple fait de contribuer au projet. Aussi, le grand mérite de ces œuvres est de multiplier les disjonctions avec leur contexte, d'y prendre place tout en n'y étant pas véritablement intégrées, de résister à l'absorption par une communauté éduquée pour n'être déstabilisée par rien.

ANNABEL RIOUX
CELLULE CRITIQUE GLASSBOX

¹ *Dogville* (2003) est un huis clos situé dans un village américain, dont le décor est en fait une carte à l'échelle 1 :1.

² Un phénomène souligné par le sociologue Emmanuel Ethis, voir son blog : <http://ethis-e.blogspot.com>

³ Marc Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992

ORGANISATION & PARTENAIRES

GLASSBOX HORS_SOL DIT ÉPIPHYTE

Sabrina Issa, Clémence Agnez, Emilie Schalck, Lucille de Witt , Stéphane Despax, Anna Kérekés

Cellule critique : Thomas Leon et Annabel Rioux

<http://www.glassbox.fr>

ESPACE D'ART CONTEMPORAIN D'HEC

Anne-Valérie Delval et Maxime Chevillotte

Espace d'Art contemporain HEC, 1, rue de la Libération 78350 Jouy-en-Josas

<http://www.hec.fr/espaceart/>

LA FORME DES IDÉES

Lætitia Delafontaine et Grégory Niel (DN), Patrice Maniglier, Gianni Gastaldi, Ludovic Sauvage, Michel Martin

<http://www.laformedesidees.net/>

ESBAMA

Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier agglomération

Philippe Reitz, Directeur Général et Christian Gaussen, Directeur Artistique et Pédagogique.

Etudiants: Florelle Michel, Geoffroy Sanchez, Elisabeth Pecheur, Guillaume Combal

<http://esbama.free.fr/web/index.html>

PARCOURS WEST / IMMANENCE / LA GENERALE / L'ONDE / GLASSBOX

Communication et dossier de presse WEST : François Fleury

<http://www.west.la-g.org/WEST8/accueil.html>

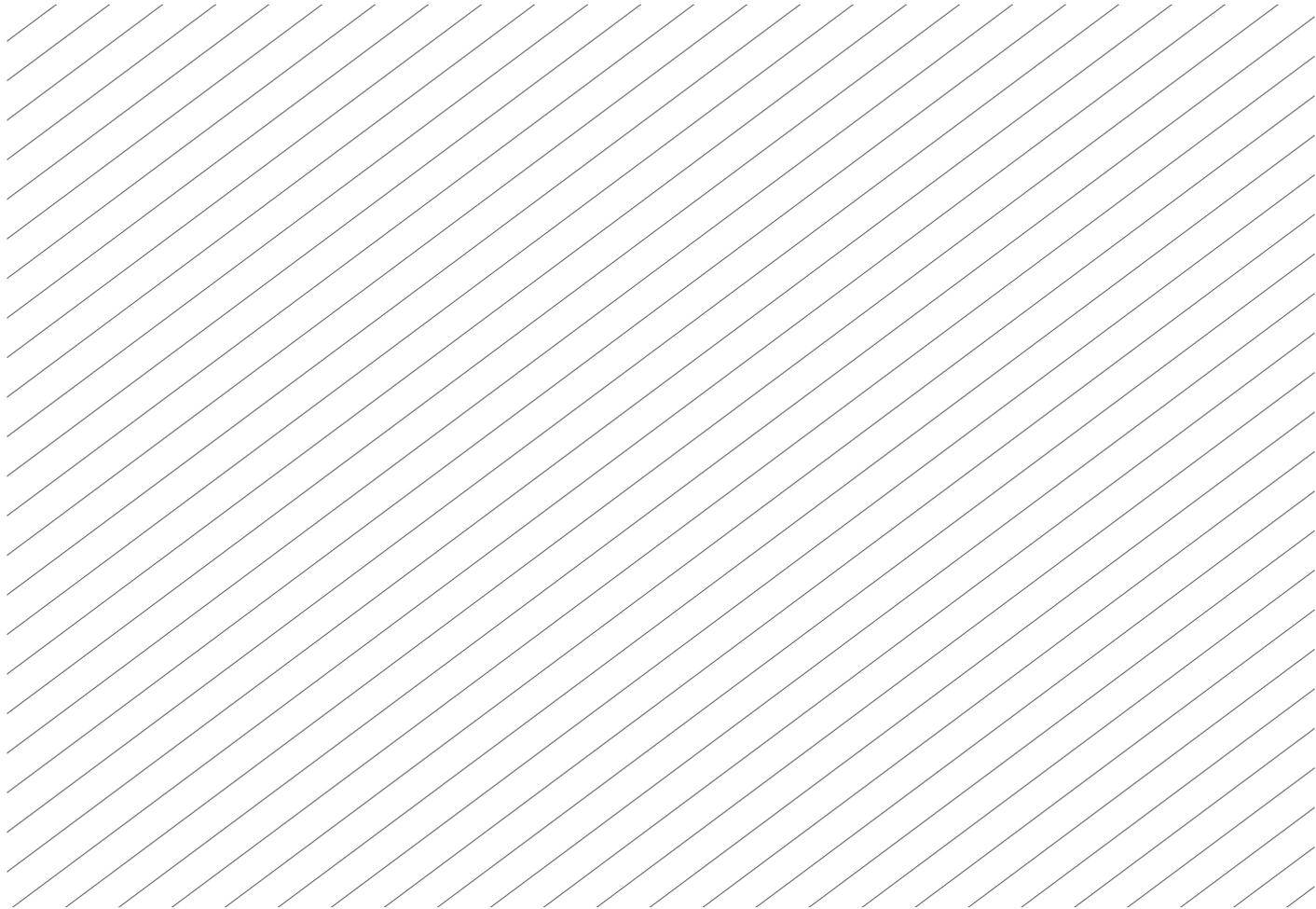
EDITION ET GRAPHISME

Cécile Pasquier

cecilep32@gmail.com

DATES

- Workshop : 21 au 27 mars 2011
- 2^{ème} session : 23 au 29 mai 2011
- Vernissage : jeudi 26 mai à 16h30
- Parcours WEST : samedi 28 mai



MERCI À

Le club de Volley de HEC • Sébastien Labarrère et son équipe : Song Da, Alexandre Framezelle, Eric Brueggemann, Stéphane Hustedt • M. Bernard Ramanantsoa (Directeur de HEC Paris) • M. Jean Gouerec (Secrétaire Général de HEC Paris) • l'atelier du campus (Pascal Labreuil et son équipe) • les services généraux du campus et le service audiovisuel • Rémi Reymond, André Devezeaud des ateliers Bois et Fer et José SALES de l'atelier Sérigraphie, à l'École Supérieure des Beaux-arts de Montpellier Agglomération.

Glassbox a pour vocation de soutenir la création contemporaine internationale en arts visuels, sans frontières techniques ni théoriques. L'association est soutenue par la Direction régionale des Affaires Culturelles et la Ville de Paris

ESBAMA

GLASSBOX



